

À la croisée des chemins entre le récit et le film

Robert Proulx
Université Acadia (Canada)

Si le film *Histoires d'hiver*¹ reste dans l'ensemble fidèle à l'œuvre littéraire dont il est inspiré, il comporte tout de même de nombreuses différences avec *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*². Ces changements, qui peuvent être le fait de choix artistiques ou de contraintes budgétaires, sont de diverse nature: ajout ou suppression de scènes et de personnages, déplacement d'un événement dans la trame narrative, transfert d'un attribut ou d'une action d'un personnage à un autre. Quoi qu'il en soit, et même si certaines adaptations sont plus près que d'autres de l'œuvre originelle, ces choix de scénarisation contribuent inévitablement à créer une nouvelle œuvre. Nous nous pencherons dans cet article sur les raisons et la portée des modifications entraînées par l'adaptation cinématographique du récit de Marc Robitaille et serons amenés, du même coup, à faire ressortir l'originalité des deux œuvres.

Le récit se divise en une cinquantaine de chapitres de longueur inégale dont la plupart ne dépassent pas deux pages. Comme l'indique le titre, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* contient une suite de courtes histoires consacrées à l'école et surtout au hockey, qui subsume les composantes «hiver» et «rues», et lie toutes les parties entre elles. Plusieurs de ces brefs chapitres brossent le portrait de joueurs de hockey professionnels³ des années 1960 ainsi que celui des amis du narrateur, les joueurs de hockey de rue.⁴ Toutes les activités des jeunes garçons, et du narrateur en particulier, gravitent autour du sport national. Hockey sur glace, hockey joué dans la rue, matchs de hockey regardés à la télévision en famille ou entre amis; joutes écoutées à la radio le soir

1. Film réalisé par François Bouvier et co-scénarisé par Bouvier et Marc Robitaille, 1999.

2. Marc Robitaille, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, VLB éditeur, Montréal, 1987, réédition 2000.

3. On peut trouver les portraits de Maurice Richard (pp. 46-48), Jean Béliveau (pp. 49-50), Henri Richard (pp. 51-52), Gump Worsley (p. 53), Yvan Courmoyer (p. 54) et Marcel Bonin (p. 56).

en cachette, lecture de magazines sportifs traitant spécifiquement de hockey, collection et échanges de cartes de joueurs de hockey, absolument toute la vie du garçon est habitée par le hockey. Il utilise même certains termes des commentateurs et des journalistes sportifs dans les compositions qu'il remet à son institutrice, peu importe que ce soit pour un devoir d'histoire. Bien entendu, le jeune fanatique a son équipe favorite, les Canadiens de Montréal⁵, et son joueur préféré, auquel il voue un véritable culte: Henri Richard⁶:

Quand j'étais petit, j'avais une brochure de 32 pages qui s'intitulait *Comment jouer à l'avant offensif*, par Henri Richard. Je l'apportais partout avec moi, à l'école, chez mon oncle Maurice, dans mon bain, dans mon lit. Je la connaissais par cœur, pas seulement les textes mais les dessins aussi. Elle avait sa place dans le tiroir du haut de ma commode, avec mes cartes de hockey. J'avais prévu un plan d'évacuation du tiroir, en cas de feu. Quand les gens me parlent des lectures de jeunesse qui ont été les plus déterminantes pour leur développement de la personne, ils mentionnent toujours Jules Verne ou Jacques Prévert ou Saint-Exupéry. Moi aussi je dis ça. Mais c'est faux. C'est Henri Richard.⁷

Le récit s'étend du début septembre à la fin juin, nous faisant vivre une année scolaire aux côtés du personnage principal, qui demeure anonyme. Y sont décrites sur un ton humoristique et empreint de sympathie les aventures drolatiques, et parfois touchantes, d'un petit garçon typique des années 1960 au Québec. La narration, prise en charge par un enfant de dix ans, donne au récit sa fraîcheur caractéristique et en constitue sans contredit une des grandes qualités. Mais comment faire un film d'un récit formé de vignettes somme toute assez

4. Des pages 20 à 27, se trouvent les portraits des copains du narrateur avec qui il joue au hockey de rue: le grand Pete, Jean Montpetit, Benoît, Véro, Jean Martineau, Bruno, Ti-Guy, Norbert et Louis Blais.

5. Les Canadiens de Montréal est l'équipe de hockey professionnel la plus célèbre de tous les temps, ayant remporté plus de championnats que toute autre équipe. Les exploits légendaires des Canadiens constituent une référence incontournable dans la société québécoise et canadienne, et ont été célébrés en chanson, au cinéma et au théâtre. Dans un article traitant de sport et littérature, Renald Bérubé propose que la pièce de Françoise Loranger intitulée *Le chemin du Roy* (1968), qui met en scène deux clubs de hockey adverses avec une connotation politique évidente, Québec et Ottawa, serait aussi l'inspiration d'une pratique originale de théâtre née au Québec il y a une vingtaine d'années. Il s'agit d'une forme de théâtre improvisé s'inspirant directement du hockey. Le match, divisé en trois périodes, se joue sur un espace en forme de patinoire clôturée. Les joueurs de deux équipes adverses et un juge-arbitre portent des chandails comme au hockey. La première ligue de ce jeu-théâtre d'improvisation s'appelle par imitation avec la Ligue Nationale de Hockey, la LNI ou Ligue Nationale d'Improvisation.

6. Le frère cadet de Maurice Richard, un des plus grands joueurs de hockey de tous les temps.

7. Nous prenons la peine de citer un extrait du prologue parce qu'il révèle des liens indéniables entre l'auteur et le personnage de son récit comme nous le verrons plus loin: parenté dans les propos, le style, l'humour et le caractère obsessionnel.

diverses liées presque exclusivement par le hockey? Tout en essayant de rester fidèle à l'œuvre de départ, le scénariste doit ajouter des éléments, en retrancher d'autres, mettre l'accent sur tel aspect, en négliger un autre dans la construction du film. C'est ce dosage d'emprunts, d'ajouts et de suppressions que nous allons maintenant examiner.

La première scène du film nous présente Martin, le personnage principal, en train d'écrire une lettre à son idole Henri Richard dans laquelle il lui demande des billets de faveur pour assister à un match des Canadiens au Forum de Montréal. Cette entrée en matière, différente de celle du récit, est éloquente. Elle présente d'emblée l'obsession du personnage principal et les traits importants de son caractère. Martin Roy –car il n'est plus anonyme comme dans le récit– possède une imagination fertile et un talent pour l'affabulation. Dans sa lettre, il se fait passer pour un enfant gravement malade qui aimerait voir son équipe favorite avant de mourir. Le fait qu'elle soit datée du 25 août 1966, un mois et demi avant le début de la saison de hockey, révèle aussi l'impatience du garçon. Nous retrouverons plusieurs manifestations de cette impatience au cours du récit et du film, la plus évidente étant celle devant l'arrivée tardive des cartes de hockey au magasin du coin.⁸ La mention de l'année 1966 situe le spectateur d'entrée de jeu à une époque où le hockey jouissait d'une grande popularité auprès des amateurs, popularité qui s'est considérablement émoussée depuis que le sport a connu une prolifération des équipes, surtout américaines, et une inflation des salaires des joueurs professionnels.

Il s'agit bien de la même année dans le récit, mais le lecteur doit le déduire grâce aux indices semés dans le texte que constituent, par exemple, les découpages de journaux⁹ et de magazines¹⁰, les photos d'équipe¹¹ et les statistiques¹². Comme

8. Dès le deuxième chapitre du livre intitulé «Chez Côté», le narrateur s'informe de l'arrivée des cartes. Il y retournera plusieurs fois jusqu'à ce qu'elles arrivent enfin un mois et demi plus tard. L'impatience enfantine se traduit par une notion du temps différente: «Ça faisait longtemps qu'on était pas allés chez Côté, avant-hier je pense...» p.57. Dans le film, la première visite au magasin du coin est aussi une des premières scènes et il y aura plusieurs autres visites des enfants impatientes.

9. Par exemple, p. 120, 129.

10. Par exemple, à la page 71, la couverture du magazine *Perspectives* de Montréal du 26 novembre 1966, à la page 103 celle de *Sport Images* de janvier 1967 et à la page 38, la page couverture du *Sport Revue* de juillet 1961, «le magazine sportif des Canadiens-Français.» On constate que l'appellation « québécois » qui allait remplacer celle de «Canadien-français» n'était pas encore en vogue dans le domaine sportif, plutôt conservateur.

11. Voir la photo d'équipe des Canadiens à la page 124 présentée ainsi: «Plus qu'une équipe: une grande famille». L'auteur de l'article continue: «Depuis un quart de siècle, les Canadiens sont l'équipe à battre dans la Ligue Nationale et tous les amateurs du hockey –sauf ceux du Québec qui trouvent la chose naturelle– cherchent à percer le mystère de pareille réussite. La chance seule expliquerait-elle le succès des Canadiens? Après 12 championnats et 10 coupes Stanley en 24 ans, c'est difficile à croire».

12. À la page 122, on trouve le classement final des six équipes de la Ligue Nationale pour la saison 1966-1967.

13. À la page 28.

preuves supplémentaires d'authenticité, on trouve la reproduction du calendrier officiel de la saison de hockey 1966-1967¹³, l'écusson du club de hockey mineur paroissial pour lequel le narrateur a joué quelques parties de «vrai hockey» (et ayant probablement appartenu à l'auteur lui-même), sans oublier, bien sûr, la reproduction d'une partie du programme du match auquel le jeune assiste avec son père au Forum de Montréal le 24 décembre 1966. Tous ces documents authentiques contribuent à la vraisemblance voire à la véracité d'un récit qui a tous les airs d'un texte à forte teneur autobiographique.¹⁴

La première scène présente aussi la quête fondamentale du film et du récit. Martin désire plus que tout au monde aller voir jouer ses héros, les Canadiens, à Montréal; par conséquent, l'obtention de billets pour un match au Forum, par tous les moyens imaginables, devient son obsession et sa raison de vivre. Il essaiera de trouver des adjutants parmi les autres personnages pour arriver à ses fins. Dans le récit, il réitère inlassablement sa demande à son père jusqu'à ce qu'il obtienne ce qu'il veut. Dans le chapitre intitulé «Moi, papa et le Forum»¹⁵, le jeune exprime son désir d'aller au Forum en faisant miroiter le plaisir qu'une visite à Montréal procurerait à sa mère de même qu'à son père qui n'est pas allé au Forum depuis au moins une dizaine d'années. Malgré une réponse évasive de son père, le garçon considère l'affaire certaine et imminente:

Papa a dit qu'il pourrait essayer d'avoir des billets mais que c'était très difficile et qu'il fallait pas trop compter sur ça. Il a recommencé à lire son journal. J'ai dîné et après ça je suis retourné en courant chez le grand Pete pour lui dire que moi et papa on avait décidé d'aller au Forum très bientôt.¹⁶

L'extrait suivant illustre la candeur de l'enfance et la transcription fidèle de la langue orale, y compris les fautes, deux éléments caractéristiques du récit:

Je me suis fait un scrapbook. [...] Mon scrapbook il sert aussi à mettre des orthographes de joueurs de hockey. Là j'en ai pas encore parce que j'ai jamais vu ça des joueurs de hockey en vrai mais quand je vais aller au Forum avec papa, je vais demander des orthographes de tous les Canadiens. Tantôt j'ai encore demandé à papa quand on irait au Forum. Une chance que j'y ai pensé parce que lui il avait encore oublié pour les billets.¹⁷

Toute la partie intitulée «Papa, moi et le Forum»¹⁸ illustre l'acharnement du garçon en même temps que l'humour apporté par la perspective naïve de l'enfance:

14. Voir notre remarque à la note 7.

15. Aux pages 35-36.

16. p. 36.

17. p. 70.

18. p. 74-75.

19. pp. 84-86.

Quand je vois papa, je lui demande s'il a trouvé des billets pour aller voir jouer les Canadiens au Forum. Je lui demande toujours ça quand il revient de son bureau et aussi le matin quand il prend un déjeuner, juste pour l'aider avec la mémoire. [...] Des fois il fait des grands soupirs quand je lui demande ça. Je pense que c'est parce que ça le fâche d'avoir encore oublié. On dirait que les adultes ils ont moins de mémoire que les enfants et que ça les choque un peu.

Enfin, dans un troisième chapitre au titre presque identique «Le forum, papa et moi»¹⁹, le jeune garçon reçoit le cadeau de Noël de ses rêves: un billet de hockey pour aller voir jouer les Canadiens au Forum. Les légères différences dans le titre de ces trois chapitres illustrent la progression vers le but visé. La perspective, donnée par le premier terme de l'énumération, passe ainsi de «moi» à «papa» et enfin au «Forum», signe que le but est atteint.

Tous ces extraits conduisent au chapitre de la soirée au Forum intitulé «Papa et moi au Forum»²⁰. Il s'agit d'ailleurs du plus long chapitre du livre auquel il sert de pivot. Aux deux tiers du récit, il en constitue aussi le point culminant. Cette soirée au Forum, réclamée depuis des mois par l'enfant, obtenue en cadeau et attendue avec impatience se transforme en une comédie d'erreurs. D'abord, les deux joueurs préférés du jeune narrateur sont blessés et ne joueront pas. Puis, il manque tous les buts pendant qu'il est au restaurant ou aux toilettes. Enfin, son père a une altercation verbale avec un autre spectateur qui lui renverse un verre de boisson gazeuse dans le cou et le garçon a mal au ventre parce qu'il a trop mangé de crème glacée. Ajoutons que les Canadiens ont perdu et que la mère est fâchée parce qu'ils reviennent trop tard du Forum pour aller à la messe de minuit. La grande soirée au Forum vers laquelle tend tout le récit est donc fortement teintée d'humour et d'ironie. Il en sera tout autrement dans l'adaptation cinématographique.

Dans le film, Martin est déçu lorsque à Noël il reçoit une paire de patins, puis, dans une enveloppe, l'inscription à l'équipe de hockey de la paroisse. Il croyait, bien entendu, que l'enveloppe renfermait le billet de hockey tant désiré. Martin devra attendre au mois d'avril pour réaliser son rêve, mais dans des circonstances bien différentes. En plus d'ajouter l'aspect dramatique d'un match des séries éliminatoires, la teneur émotive de la scène est augmentée par l'épisode de l'infarctus de l'oncle Maurice. Ce personnage est beaucoup plus développé dans le film, et cela constitue un des changements majeurs de l'adaptation. On pouvait certes deviner une certaine complicité entre l'oncle et neveu dans le récit, mais elle devient ici capitale.

Robitaille a repris la seule scène de son récit consacrée à l'oncle Maurice²¹ et l'a enrichie. Maurice offre à Martin une radio pour qu'il puisse écouter la

20. pp. 87-93.

21. «Le hockey chez mon oncle Maurice», pp. 33-34.

22. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

retransmission des matchs de hockey à l'insu de ses parents le soir dans son lit. De plus, il entretient la passion de Martin en lui racontant les exploits des anciens Canadiens de Montréal, en particulier ceux du célèbre Maurice Richard. La complicité est totale entre l'oncle et le neveu, car Martin sait par cœur l'histoire que Maurice lui raconte. Pourtant, il la lui redemande, et plusieurs scènes du film montrent les deux personnages jouissant du bonheur de réciter à deux voix les prouesses du héros qui, drôle de coïncidence, a le même prénom que l'oncle adoré. Non seulement l'oncle lui offre des cadeaux, mais il prend aussi le parti de Martin contre son père qui veut le forcer à continuer à jouer au «vrai hockey» même s'il n'a aucun talent et n'éprouve aucun plaisir sur une patinoire. Maurice conseille aussi à Martin de se défendre s'il se fait attaquer de nouveau par une brute à l'école. Pour s'assurer que son message sera compris, il tire un exemple du domaine du hockey en prenant, de plus, l'idole de Martin comme modèle: «Dans la vie, il faut apprendre à donner des coups. Regarde Henri Richard, il se défend contre les brutes comme Eddie Schack ou Reggie Flemming; c'est pour ça que les gens le respectent sur la patinoire comme dans la vie».²² L'influence de Maurice sur Martin est profonde et la crise cardiaque dont l'oncle sera victime aura des répercussions sérieuses chez son neveu. Dès lors, le film bascule et la comédie de mœurs prend des accents de plus en plus graves.

La première réaction de Martin est typique de l'égoïsme de l'enfance: «Je suis sûr que mon oncle Maurice ne va pas mourir parce que je suis beaucoup trop jeune pour le perdre. C'est ce que j'ai dit à maman; elle a pleuré; je l'ai consolée comme un grand».²³ C'est à l'hôpital, dans une des scènes les plus touchantes du film, que Martin reçoit les billets de hockey pour aller au Forum. Son père trouve les deux complices endormis dans le lit de Maurice où ils s'étaient encore une fois raconté les exploits de Maurice Richard. Il leur offre la paire de billets autant pour faire plaisir à son fils que pour redonner le goût de vivre à son frère. Après l'effusion de joie, Martin attend fébrilement le jour du départ. Mais quand l'état de santé de Maurice s'aggrave au point de compromettre le voyage, Martin a encore une réaction enfantine: «Il va s'en sortir. Il ne va pas mourir. Il ne peut pas mourir»²⁴ avant d'éclater en sanglots et de s'endormir. Maurice lui apparaît alors en rêve et lui dit ces paroles: «Debout flanc-mou! Fais un homme de toi, calvase!»²⁵ Quand sa mère lui téléphone de l'hôpital et lui dit que Maurice rêve tout haut et dit les mêmes mots «flanc-mou», Martin comprend qu'il s'agit d'un signe. Il court chercher son meilleur ami Benoît et ils prennent l'autobus pour Montréal. Nous ne verrons rien du match de hockey²⁶, mais, sur les images finales

23. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

24. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

25. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

26. Voici un exemple de contrainte budgétaire: une seule journée de tournage au Forum aurait coûté très cher.

27. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

du retour en autobus, la voix off d'un narrateur quinze ans plus âgé nous relate bien plus que le résultat du match de hockey:

Ce soir-là, Toronto battait Montréal 4 à 1. Trois jours plus tard, les Canadiens étaient éliminés et Toronto gagnait la Coupe Stanley. Aux mêmes lueurs du petit matin, Maurice est mort doucement en tenant la main de mon père, un sourire au coin des lèvres. Il m'avait accompagné pendant mon voyage et il m'accompagne toujours. De partir cette nuit-là, je pensais devenir un homme. Papa est décédé. Il y a quinze ans déjà et maman, elle, la nuit dernière. Aujourd'hui, je me sens comme un enfant qui n'a plus le choix de ne pas devenir un adulte, car il n'est plus le petit garçon de personne.²⁷

Le voyage à Montréal acquiert dans les circonstances la force d'un voyage initiatique aux mystères de la vie et de la mort. Cette expérience de maturation marque le passage de Martin du côté de l'adolescence, la mort de l'oncle Maurice signifiant pour lui l'abandon définitif du monde de l'enfance. D'ailleurs, les paroles de la chanson thème qui joue pendant le générique disent le même message:

Je ne suis plus le petit gars de personne
Et mon idole est sur le banc
[...]
Cœur à l'endroit, cœur à l'envers
Je me raconte une histoire d'hiver

Je revois l'hiver où j'ai grandi
Et je patine jusqu'au bout de la vie²⁸

Pour terminer au sujet du personnage de Maurice, notons que l'auteur l'a enrichi en le dotant des attributs d'un des personnages du récit qui n'apparaîtra pas dans le film²⁹. En effet, c'est le vieux voisin, M. Deslauriers, qui relatait les exploits de Maurice Richard et dont on appréhendait une crise cardiaque:

28. Extrait de la chanson thème *Histoire d'hiver* écrite, composée et interprétée par Michel Rivard. La chanson de générique fait le bilan de la vie de Martin en mélangeant habilement la vie et le hockey qui sont inextricablement liés pour le personnage. Écrite à la première personne, la chanson de Rivard décrit sur un ton doux-amer les rêves, les espoirs déçus de l'enfance et la détermination à continuer à vivre.

29. Les autres voisins qui viennent regarder les matchs de hockey, M. Dion et M. Clément, disparaissent aussi de même que le personnage du grand-père qui parle parfois anglais avec son fils. Dans le film, ce dernier s'évertue à apprendre l'anglais dans l'espoir d'obtenir une promotion au travail. Si la connaissance de l'anglais est toujours importante dans le domaine du travail, elle était absolument indispensable à l'époque, avant l'avènement d'une politique de promotion de la langue française, déclarée langue officielle et du travail au Québec en 1977.

30. pp. 47-48.

M. Deslauriers dit que Maurice Richard c'était le plus grand parce qu'avec lui il y avait RIEN D'IMPOSSIBLE. Il m'a raconté un but que Maurice Richard a compté une fois ça fait longtemps quand j'avais 0 an.

Maurice Richard traînait parfois un, parfois deux adversaires sur son dos ou accrochés à son corps, pour compter d'une seule main dans un suprême effort, quel grandiose, quel inoubliable spectacle!

Quand M. Deslauriers raconte ces affaires-là, il devient très énervé et des fois on dirait qu'il va pleurer et ma mère a toujours peur qu'il fasse une fracture du cœur et mon père dit voyons donc il est en santé cet homme-là.³⁰

Les réflexions finales sur la vie et la mort s'inscrivent dans le dessein de faire un film destiné aux adultes même si le personnage central est un enfant garçon de 12 ans.³¹ D'ailleurs, tous les changements du récit au film vont dans ce même sens. La force et le charme de *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* résident dans une description de l'intérieur du monde de l'enfance. Les observations justes et savoureuses des qualités et défauts des enfants permettent au lecteur de pénétrer leur univers candide, et parfois cruel, et de se replonger dans la magie de sa propre enfance. Le film, en revanche, poursuit son observation de la description fidèle de l'enfance, mais pour la faire basculer au seuil de l'adolescence. Voilà pourquoi, entre autres, les filles ne sont plus considérées des quantités négligeables comme dans le récit. Par exemple, un long paragraphe décrivant une dizaine de camarades de classe du narrateur avec, pour chacun, la mention d'un trait particulier se termine ainsi: «Dans notre classe, il y a aussi des filles, environ douze».³² Dans ce monde de petits garçons, les filles n'avaient aucun intérêt. Il y avait bien Véro qui participait aux matchs de hockey dans la rue, mais seulement parce qu'elle était la sœur de Benoît et, encore, quand celui-ci le voulait. Or, le personnage de Véro prend une tout autre dimension dans le film. C'est elle, et non plus Rémi Roy, qui possède la carte de hockey que tous les garçons convoitent pour compléter leur collection. Au lieu de la donner ou de l'échanger à son frère, elle choisit qui aura le bonheur d'acquérir la carte rarissime. Elle arrête son choix sur Martin et exige trois baisers en retour. Si ce dernier s'exécute plutôt machinalement de sa tâche pour obtenir son butin, la scène du troisième baiser, vers la fin du film, revêt un caractère nettement plus sensuel. Aux accents d'une chanson romantique et langoureuse qui répète «love me, love me»³³, Véronique et Martin se ferment les yeux et s'embrassent.

Dans le même ordre d'idées, Martin ressent une attirance certaine pour la caissière de l'épicerie où il va faire des commissions pour sa mère. Ses regards fixes et émerveillés devant la beauté de la jeune femme indiquent son éveil au

31. Notons que dans le récit le personnage a 10 ans. Les scénaristes ont cru bon le vieillir de 2 ans afin de lui faire vivre des expériences qui se situent au seuil de l'adolescence.

32. p. 14.

33. Il s'agit d'une chanson de Michel Polnareff intitulée «Love me».

34. pp.106-107.

sentiment amoureux. Cette scène existe aussi dans le récit, mais le traitement en est différent; tout au plus y décerne-t-on la candeur d'un enfant sensible à la beauté et à la douceur féminines:

[...] la mademoiselle-caissière elle m'a encore regardé avec ses yeux de Brigitte Bardot. Elle a mis une main dans mes cheveux comme ça et avec l'autre, elle a pris une des deux miennes et puis quand j'ai regardé il y avait plein de petites cartes des Canadiens et c'était pour moi. Après ça, j'ai commencé à toujours attendre à sa caisse même si c'était plus long parce qu'elle parle toujours avec les personnes. On faisait toujours des farces ensemble et puis je lui racontais toutes sortes de choses et elle riait et elle me donnait toujours plein de cartes et si un jour je me marie je voudrais bien que ce soit avec une mademoiselle-caissière comme elle.³⁴

L'accent est mis sur la gentillesse de la caissière qui offre des cartes de hockey au petit garçon, dont le lecteur connaît l'obsession pour tout ce qui touche à ce sport.

Pour revenir au film et à l'initiation de Martin aux mystères de la vie, mentionnons la scène où une jeune fille a ses premières menstruations en classe. Plus important encore, Martin est témoin d'une scène amoureuse entre l'institutrice et le directeur de l'école. Il assiste aussi à leur rupture et comprend que même Mademoiselle Chouinard peut éprouver des sentiments comme l'amour et la tristesse. Voilà un autre personnage qui gagne en complexité dans le passage du récit au film. Alors qu'elle n'était que la caricature de la vieille institutrice célibataire et sadique, le spectateur découvre qu'elle est humaine et que, sous des dehors froids et sévères, se cache un cœur qui souffre quand le directeur lui annonce la fin de leur relation. Les paroles senties qu'elle prononce au départ du professeur d'anglais sont d'ailleurs à double sens, mais seul Martin en saisit la profondeur:

Vous savez, malheureusement, la vie est souvent faite ainsi; Il y a des gens qui passent dans nos vies pour qui nous avons beaucoup d'attachement et qui, malheureusement, sans qu'on le souhaite doivent un jour nous quitter. Mais la vie continue.³⁵

Sous le couvert de consoler les enfants, attachés au professeur excentrique qui se fait congédier, Mademoiselle Chouinard exprime aussi son propre désarroi et sa résignation devant la fin de son aventure amoureuse. Pour Martin, ces paroles trouvent un troisième niveau de signification; il pense à son oncle Maurice, fragilisé par un infarctus.

35. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

Les relations familiales sont beaucoup plus développées dans le film. Les personnages du père et de la mère, qui n'étaient qu'accessoires dans le récit, deviennent des personnages substantiels avec leurs activités, leurs préoccupations et leur tempérament. La fête de Noël, escamotée dans le récit, donne lieu à une réunion de famille qui nous fait découvrir, entre autres, une cousine de Martin révoltée contre l'injustice mondiale. Dégoûtée par l'abondance de la société de consommation, elle s'emporte pendant l'échange de cadeaux:

On est vraiment dans une famille de bourgeois réactionnaires! [...] On vit dans une société capitaliste et pourrie qui se ferme les yeux sur la misère et l'injustice!³⁶

Si ces paroles passent au-dessus de la tête de Martin, celles du professeur d'anglais sur les abus de l'autorité, la guerre au Vietnam et la paix dans le monde auront plus d'effet. Elles causeront une scène comique en classe lorsque Martin demandera à Mademoiselle Chouinard pourquoi faire une dictée et provoqueront la colère du père lorsque son fils répétera les mots du professeur d'anglais à propos de l'insignifiance des notes. L'ajout de ces deux personnages rebelles contribue à l'évocation de l'atmosphère de contestation qui a marqué les sociétés occidentales à la fin des années 1960 et au début des années 1970.

Le réalisateur et le co-scénariste ont relevé le défi de produire un film qui, sans trahir l'ambiance générale du récit, l'a considérablement enrichi. L'ajout de nombreuses scènes, mais surtout l'approfondissement des personnages et la multiplication des situations a permis aux auteurs de donner une image plus complète de la société québécoise de la fin des années 1960 ainsi que des enjeux individuels et collectifs qui s'y jouaient. Martin Roy, ses parents et amis, son oncle Maurice et Mademoiselle Chouinard sont des personnages plus incarnés que ceux du récit. En fouillant leurs motivations et leurs désirs, et en révélant leurs échecs, leurs réussites, leurs peines et leurs joies, les scénaristes les ont rendus plus denses et plus vraisemblables. Au lieu des personnages assez unidimensionnels d'un récit qui n'avait d'autre prétention que de replonger le lecteur dans sa propre enfance, le film présente des personnages plus complexes qui resteront dans la mémoire des spectateurs.

Par ailleurs, l'ajout de scènes dramatiques et même tragiques, a transformé la matière et le ton du récit. Par exemple, la visite au Forum, l'épisode le plus comique du livre, prend des allures dramatiques dans le film et provoque une prise de conscience douloureuse de la précarité de la vie. Le personnage principal accumule les expériences signifiantes et bascule dans l'adolescence au lieu de rester dans le cocon protecteur de l'enfance, où le plus grand drame était la défaite de l'équipe de hockey chérie. Si le film perd quelque peu de la fraîcheur

36. C'est nous qui transcrivons les paroles du personnage du film.

apportée au récit par la perspective de l'enfance, il gagne toutefois en complexité et en profondeur. La belle légèreté qui caractérise le récit de Robitaille n'est pas complètement évacuée du film de Bouvier, mais elle doit maintenant concurrencer avec un éventail d'émotions plus large, ce qui rend l'adaptation cinématographique plus touchante. Enfin, grâce à un heureux dosage d'emprunts, d'ajouts et de suppressions, *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey* est devenu *Histoires d'hiver*, une œuvre différente mais tout aussi réussie et attachante.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BÉRUBÉ, Renald. (1999): «Les yeux de Maurice, les jeux de l'écriture». *Québec français* 114, 72-75.
- BOUVIER, François. (1999): *Histoires d'hiver*. Montréal, Aska Film Production.
- RIVARD, Michel. (1998): *Histoire d'hiver*. Éditions Sauvages / Aska Film.
- ROBITAILLE, Marc. (1987) réédition (2000): *Des histoires d'hiver, avec des rues, des écoles et du hockey*, Montréal, VLB.